



# Lettre mensuelle du Cercle de Généalogie de Schirrhein-Schirrhoffen Avril 2014

N° 41

**Chers membres actifs et de soutien du Cercle de Généalogie  
de  
Schirrhein-Schirrhoffen.**

*« J'appelle sage celui qui, tout innocent qu'il est, supporte les injures et les coups avec une patience égale à sa force »*

*Bouddha – chef spirituel népalais – VI<sup>ème</sup> - V<sup>ème</sup> S. av J.C.*

%%%%%%%%

Dernièrement Mme Denise SWAAB, 87 ans, la personne principale de la journée du Patrimoine juif à Schirrhoffen, nous a fait le plaisir de revenir pour visiter son village natal, dans le calme . Aymé Zimmer qui prépare un film sur nos deux villages, en a profité pour mettre en boîte quelques scènes. Ce film sera présenté, en principe, l'année prochaine. Je vous inviterai, le moment venu, à le voir. Il y aura pas mal de surprises.

Une photo à réuni les personnes impliquées dans cette journée.



Charlotte (3<sup>e</sup> à partir de la gauche) et Denise (4<sup>e</sup>) ont évoqué leurs souvenirs. PHOTO DNA

Mme Swaab nous a promis de revenir lors de la projection de ce film.

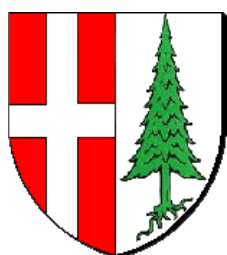
%% %% %%

## Difficultés pour nous, de faire des recherches en Allemagne.

Pour réaliser un arbre généalogique, nous avons dû rechercher des actes à Scheibenhart ; Mme et M. Hohweiller ont bien voulu se charger de ce travail. Ils ont été très bien reçus par Mme la secrétaire de mairie.

La personne à rechercher était un douanier : en principe, pas de problème. Après des recherches infructueuses dans les archives, la secrétaire leur a signalé que cet homme s'était peut-être marié à Scheibenhart en Allemagne.

Pour ceux qui ne connaissent pas la région : les deux Scheinbenhard, avec un « t » final, pour celui de l'Allemagne, ne sont séparés que par une petite rivière : la Lauter. Un pont les relie et si vous ne faites pas attention vous vous retrouvez de l'autre côté de la frontière sans le vouloir. Seuls les panneaux de direction écrits en allemand ou en français vous renseignent de quel côté vous vous trouvez.



J'ai écrit au maire délégué M. Edwin Diesel de Scheinbenhardt, qui dans un courriel m'apprend que ces documents se trouvent à Hagenbach. Pour la petite histoire, en Allemagne depuis longtemps les communes sont fusionnées : la commune de Hagenbach est composée de : Berg, Neubour am Rhein, Scheibenhart et Hagenbach.

J'écris au maire M. Franz Xaver Scherrer, de la commune Hagenbach. Mme Anke Stüber, par retour de courriel m'explique que les documents sont bien à Hagenbach, mais que seul un membre de la famille peut consulter ces actes.

Dans le Palatinat les délais de consultation sont de 110 ans pour les registres de naissances, 80 ans pour ceux des mariages et 30 ans pour les décès.

D'autre part les frais pour la délivrance d'une copie sont de 10 € l'acte et de 1 € pour une photocopie.

Je m'y suis rendu avec un membre de la famille et nous avons été très bien accueillis par Mme Stüber, qui nous a permis de faire le lien avec ce que nous cherchions.

Comment expliquer qu'un citoyen allemand devienne un fonctionnaire français ? L'histoire du Palatinat nous l'explique.

La république de Mayence est fondée après sa séparation du Saint-Empire romain germanique en 1793.

De 1798 à 1815, cette partie de l'actuelle Allemagne, était un département français sous le nom de Mont-Tonnerre.



La France en 1801

Le Congrès de Vienne rétrocède ce territoire au Royaume de Prusse et à celui de Bavière, d'où souvent des incohérences dans les recherches. Quand on trouve un homme se mariant avec une alsacienne et qu'il est mentionné « de Bavière » on a plutôt tendance à chercher en Bavière, alors qu'il est juste originaire du Palatinat.

Après la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale, ce territoire faisait partie de la zone d'occupation française et le 30 août 1946, le Land de Rhénanie-Palatinat, en Allemand : Rheinland-Pfalz est constitué, il est confirmé par un référendum le 18 mai 1947.

## Recherche :

Dans le cadre de l'exposition, je cherche une maquette d'un bateau mis sur la ligne Le Havre – New York entre les années 1820 et 1920. Si vous avez connaissance de quelqu'un qui est en possession d'une telle maquette, faites- le moi savoir, je vous en remercie d'avance.

%% %% %

Suite de "Mon Enfance" extrait du livre « Ma jeunesse » d'Alexandre Weill.

Cet extrait est copié de la bibliothèque numérique "Gallica"

Il présente le village de Schirrhoffen en 1820 environ.

Parfois on se fait des visites, ou l'on joue un certain jeu avec des noix. Les jeux de cartes, de même que toute musique instrumentale, sont interdits. Des conteurs d'histoires viennent quelquefois égayer la soirée.

Il n'est pas de religion qui impose à ses fidèles autant de prières et de bénédictions que la religion rabbinique. Cela va jusqu'à une centaine par jour.

De grand matin, on se lève pour aller à la synagogue où l'on lit un grand chapitre de la Bible. L'office dure une heure.

Il est défendu de rien goûter avant la prière du matin. Puis l'on tire le café du four, ainsi que le lait, qui est pris assaisonné d'un *kugelhoppf*, gâteau inventé par les juifs, cuit dans le four de sabath.

Le maître alors lit en dialecte du pays la traduction du chapitre et des légendes qui y ont rapport. Ou bien, on se rend dans une *Kibba*, espèce de club sacré, où un rabbin tantôt explique la loi, tantôt prononce un sermon.

A midi, on dîne. Puis on s'abandonne à toutes sortes de récréations, promenades, causeries, lectures, méditations religieuses.

A quatre heures, nouvelle prière et nouveau repas composé de dessertes de la veille.

Vers la chute du jour, nouvelle réunion à la synagogue, puis en rentrant, le maître éteint un cierge et après avoir prononcé toutes sortes de bénédictions, il annonce la cessation du sabath, chante la gloire de celui qui sépare les jours sacrés des jours profanes et finit par un, dernier repas, café et gâteau.

Dès lors, les travaux recommencent, avec une nouvelle ardeur, arrêtés seulement le lendemain par le dimanche des catholiques, que le juif, quoi qu'il fasse, est forcé de partager en quelque sorte, ce qui l'a toujours empêché de s'adonner à l'agriculture, car il y perd, deux jours et demi par semaine, sans compter les autres fêtes d'une durée de huit jours.

On le voit, si pendant la semaine, nous étions nourris de pommes de terre, de légumes, de pain bis et de fromage blanc, nous étions largement dédommagés le vendredi et le samedi.

Je dois dire, d'ailleurs, que jamais dans mon enfance, jusqu'à l'âge de neuf ans, où j'ai quitté la maison paternelle, je n'ai ressenti une privation quelconque. Jamais les enfants de mon père n'ont manqué de pain.

Je me rappelle l'année de cherté de 1817. J'allais avec les pauvres du village cueillir les fleurs d'ortie dont ils faisaient une espèce de soupe et je partageais avec eux mon pain.

Dans ce temps je me croyais le fils unique d'un homme riche et mes camarades me traitaient comme tel.

Ce fut là, la plus grande déception de ma vie.

Si je me suis appesanti sur le vendredi soir, c'est qu'il tient la première place dans la vie du juif, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours.

Que de fois j'ai entendu des chrétiens, à la vue d'un pauvre juif en haillons, s'écrier : « Voyez donc la fierté de ce gueux ! il ne troquerait pas sa bête de religion contre un trône ! » C'est que le trône-même ne vaut pas pour le juif rabbinique la veille du sabath.